

## CHAPITRE I

---

# L'ANGLETERRE VERS 1450

### TROUBLES ET DYNAMISMES

*Les Anglais sont, pour la plupart, hommes et femmes de tous âges, beaux et bien proportionnés, bien que pas autant que l'on me l'ait affirmé [...] ; et les Anglais sont de grands amoureux d'eux-mêmes et de tout ce qui leur appartient ; ils pensent qu'il n'y a pas d'autres hommes qu'eux-mêmes, et pas d'autre monde que l'Angleterre<sup>1</sup>.*

C'est en ces termes qu'aux alentours de 1500, un ambassadeur vénitien introduisit une relation fort détaillée de son voyage en Angleterre. Pour ce Vénitien raffiné, les Anglais constituent une énigme en bien des points et lui paraissent très loin des peuples du continent. S'il leur reconnaît des qualités, comme celle de la courtoisie (« ils ont la courtoisie incroyable de rester tête découverte, avec une grâce admirable, lorsqu'ils parlent entre eux »), son jugement

---

1. *A Relation of The Island of England*, éd. C. A. Sneyd, Londres, 1847, trad. anglaise in C.H. Williams, *English Historical Documents*, vol. V, 1485-1558, Londres, 1962, p. 192-201, p. 194-195.

est dans l'ensemble peu amène. Philippe de Commynes est moins tendre encore :

*Ce sont des gens grossiers dans leurs manières : c'est pourquoi ils ne purent comprendre aussi vite les tromperies dont on use ici et ailleurs. Les Anglais, qui ne sont jamais sortis d'Angleterre, sont par nature fort colériques<sup>1</sup>.*

Vue du continent, l'impression qui domine est celle de l'isolement du royaume anglais, paré d'une arrogance certaine. De fait, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, les Anglais se trouvent dans une position de repli relatif sur la scène internationale. De leurs anciennes possessions françaises, il ne leur reste plus que Calais (qu'ils conserveront jusqu'en 1558) et, malgré des appels renouvelés, la guerre de Cent Ans est bel et bien terminée. Pourtant, en dépit de cet isolement et de singularités évidentes, le royaume est bien inscrit dans la chrétienté occidentale de la fin du Moyen Âge<sup>2</sup>.

Comme toute l'Europe, l'Angleterre a été durement frappée par la Peste noire, qui a fauché entre le tiers et la moitié de la population de l'Occident, de son apparition en 1347 à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. En outre, une fois les grandes attaques de l'épidémie passées, la reprise démographique a tardé ; les années 1410-1450 sont celles d'un étiage démographique. Les estimations de la population médiévale sont, bien sûr, très difficiles à réaliser mais, selon la plupart des évaluations, alors que le pays comptait peut-être entre 4,5 et 5 millions d'habitants vers 1300, il en abritait moins de 3 millions vers 1377 et à peine plus de 2 millions vers 1450. Cette dépopulation s'est accompagnée d'une récession économique, toujours dans la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle, qui n'a cependant pas touché tous les secteurs – l'industrie textile, par exemple, a poursuivi son développement, profitant de l'importance de l'économie pastorale ovine. Vers 1450, les moutons sont plus nombreux que les humains !

---

1. Philippe de Commynes, *Mémoires*, trad. J. Blanchard, Pocket, 2004, p. 279.

2. Pour une histoire du royaume en français, voir J.-P. Genet, *Les Îles Britanniques au Moyen Âge*, Hachette, 2005.

L'Angleterre, comme le reste de l'Occident chrétien, est alors une société à dominante rurale, caractérisée par l'existence d'un système de domination des seigneurs sur les paysans, dont une partie, les serfs, est privée de liberté. Le manoir, équivalent de la seigneurie française, constitue la cellule de base de ce système. Néanmoins, le servage anglais se trouve, au xv<sup>e</sup> siècle, en voie de disparition et, plus généralement, le cadre manorial s'affaiblit malgré la résistance d'une partie des seigneurs. Les différenciations sociales au sein de la paysannerie s'accroissent, avec en corollaire l'émergence d'un groupe de paysans plus riches, dont le rôle au sein des communautés villageoises est grandissant.

Quant à la population urbaine, elle ne dépasse guère les 10 % et la seule grande ville est Londres, qui domine de haut le réseau urbain anglais, ainsi qu'une large portion du Sud du pays. Les autres villes importantes, comme York ou Coventry, atteignent péniblement les 10 000 habitants après la Peste. Il existe cependant un réseau assez dense de petites villes, surtout dans le Sud, et une partie d'entre elles, animées par les développements de l'industrie textile ou de la navigation maritime, sont très actives.

À l'instar de la paysannerie, la société anglaise dans son ensemble est mobile, mais marquée par une grande instabilité. Certains groupes sociaux se distinguent par leur dynamisme. Au sein de la *gentry*, qui regroupe la petite et la moyenne noblesse, nombreux sont les hommes qui, outre leurs préoccupations classiques liées à la possession et à l'exploitation de terres et de domaines, s'impliquent dans l'administration locale des comtés et exercent de nombreuses charges par l'intermédiaire des offices et des commissions qui leur sont confiés<sup>1</sup>. Moins nombreux sont, en revanche, ceux qui se consacrent à une carrière militaire – la guerre n'est plus la seule préoccupation des *gentlemen*, même si elle reste très présente. Les hommes de loi constituent un autre groupe en expansion : leur expertise est de plus en plus indispensable au fur et à mesure du développement

---

1. Les offices étaient des charges ayant une durée déterminée (parfois à vie), alors que les commissions avaient un caractère ponctuel et temporaire (commissions d'enquête...).

de la *Common Law*, le droit anglais, qui est d'une féroce complexité. Nombre d'entre eux finissent d'ailleurs par s'agréger à la *gentry*. La famille des Paston, qui nous a laissé une abondante correspondance témoignant d'une vie houleuse, en est l'exemple le plus célèbre<sup>1</sup>. Enfin, les marchands anglais ont pratiquement évincé les marchands étrangers (surtout italiens) qui, auparavant, dominaient le commerce de l'île, surtout celui de la laine. Ils jouent également un rôle-clé dans la gestion municipale et dans celle des finances du pays, y compris sur le plan de la fiscalité.

Ces catégories sociales forment le socle du développement d'une société politique qui est, nous le verrons, en demande de participation au pouvoir. Mais elles ne constituent pas les seules forces vives du royaume et les tensions sociales et politiques sont parfois grandes au sein de la société anglaise. La révolte de 1381, qui a regroupé des paysans aussi bien que des artisans et des petits marchands, a durablement marqué les esprits, et le spectre de la révolte populaire effraie les élites tout au long du xv<sup>e</sup> siècle.

Les transformations dans les domaines religieux et culturels s'avèrent également importantes. L'éducation se développe et les laïcs – tout au moins leurs couches supérieures – sont de plus en plus cultivés et avides de livres dans tous les domaines, religieux surtout, mais aussi littéraires, politiques, historiques, scientifiques... À cet égard, si notre Vénitien, originaire du pays de l'humanisme, porte un jugement mitigé, il n'est pas tout à fait impartial :

*Ils sont dotés d'un bon entendement, et sont très rapides pour tout ce à quoi ils appliquent leurs facultés ; néanmoins, peu nombreux sont ceux qui s'adonnent à l'étude des lettres, à l'exception du clergé, et c'est la raison pour laquelle n'importe qui possédant un peu de savoir est appelé un clerc, même si c'est un laïc. Ils ont pourtant de grandes facilités pour l'étude : il y a deux universités générales dans le royaume, Oxford et Cambridge, dans*

---

1. Voir R. Virgoe, *Les Paston, une famille anglaise au xv<sup>e</sup> siècle : correspondance et vie quotidienne illustrée*, trad. J.-P. Debax et S. Jolivet, Hachette, 1990.

*lesquelles se trouvent de nombreux collèges pour le soutien des pauvres étudiants*<sup>1</sup>.

Nombreux sont, au contraire, « ceux qui s'adonnent à l'étude des lettres », même si l'Angleterre a développé une culture différente de celle des humanistes italiens. Et comme d'autres sur le continent, ces laïcs cultivés ont des exigences plus grandes en matière religieuse : ils cultivent des pratiques dévotionnelles tournées, de manière croissante, vers l'intériorisation et l'individualisation de la foi. Dans ces domaines aussi, des dissensions existent, comme en témoigne l'apparition de la seule hérésie anglaise du Moyen Âge, l'hérésie lollarde, initiée par l'universitaire John Wyclif à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce dernier s'éleva contre la richesse de l'Église dont il souhaite la redistribution des biens aux laïcs et prôna un accès à la Bible pour tous. Les lollards furent d'ailleurs à l'origine de la première traduction intégrale de la Bible en anglais, qui fut diffusée bien au-delà des milieux hérétiques (le roi Henri V en possédait lui-même un exemplaire au début du XV<sup>e</sup> siècle, tout comme d'autres membres de la famille royale).

L'Angleterre est une monarchie précocement centralisée, bien que l'usage de ce terme ne doive pas renvoyer à la centralisation planificatrice de l'histoire contemporaine. Après la conquête de Guillaume le Conquérant en 1066, les rois normands, puis angevins, combinent l'héritage de la période anglo-saxonne, durant laquelle la royauté présentait déjà des tendances centralisatrices, avec une structure féodale strictement contrôlée par le roi. Les guerres sans fin qu'ils mènent dans les îles Britanniques ou sur le continent les obligent à organiser très tôt un système de prélèvement fiscal et une justice royale susceptible de remplir, en leur absence, la nécessaire fonction d'arbitrage royal. La *Common Law*, droit anglais spécifique, commence à se structurer dès le XII<sup>e</sup> siècle, tandis que la fiscalité se développe aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, non sans résistances. Les institutions administratives, tel l'Échiquier qui s'occupe des finances et la Chancellerie, se développent plus tôt que sur le continent – papauté

---

1. *A Relation of The Island of England*, *op. cit.*, p. 195.

exceptée. Ainsi le développement d'un dialogue entre le roi et la société politique s'avère-t-il rapidement nécessaire, inscrit dès 1215 dans la *Magna Carta*, texte qui possède encore aujourd'hui une forte portée symbolique pour les Anglais.

À la fin du Moyen Âge, l'expression privilégiée de ce dialogue – au moins pour les cercles les plus dynamiques de la société – se développe au sein du Parlement, devenu une entité politique autonome au XIV<sup>e</sup> siècle. La composition classique d'un parlement est définie dans les années 1320-1330. Lorsque le roi décide de rassembler un parlement, les grands barons (les *lords* laïcs et ecclésiastiques) sont convoqués individuellement, alors que les représentants des Communes, issus des comtés et des villes, sont élus par la *melior pars* des communautés, autrement dit par les élites. Les clercs n'étant pas représentés en tant qu'ordre, le Parlement anglais n'est pas une assemblée des états et n'est donc pas l'équivalent des États généraux français. Le Parlement est une haute cour de justice, mais aussi le lieu où il est possible de présenter des pétitions individuelles ou collectives au roi. Nombre de ces dernières ont un caractère général au point d'être à l'origine de la législation par statut. Enfin, et surtout, le Parlement est le lieu de discussion et d'approbation des subsides et des taxes. Cet espace de dialogue, parfois houleux, permet aux Communes, ou tout au moins à leurs représentants, de s'affirmer. Le manque d'argent chronique des rois, et en particulier d'Édouard III († 1377), pour couvrir les dépenses militaires de la guerre de Cent Ans, les force à composer avec les Communes pour obtenir des fonds. Par là même, ils doivent faire face aux exigences toujours plus grandes de ses membres. À la fin du règne d'Édouard III, en 1376, cette importance croissante des *Communes* est concrétisée par l'apparition d'un *Speaker of the Commons*, sorte de porte-parole de ces dernières, quoique généralement proche du roi.

Nuançons cependant. Les véritables détenteurs du pouvoir restent le roi et les magnats – les plus grands nobles du royaume – et leur relation gouverne toute la vie politique ; la nature collaborative ou conflictuelle de cette relation est cruciale, et ce d'autant plus que, malgré les développements administratifs et gouvernementaux, l'État

anglais s'inscrit toujours dans un cadre féodal, où l'importance des liens d'homme à homme prévaut.

Pour qualifier ce système, l'historien Jean-Philippe Genet a proposé l'expression de « féodalisme d'État ». L'Angleterre de la fin du Moyen Âge se caractérise en effet par un féodalisme où les rapports d'homme à homme demeurent, bien qu'ils soient désormais fondés sur l'argent plus que sur la terre. Ne nous leurrions pas : cette dernière reste la base de la domination sociale. Néanmoins, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, un nouveau lien contractuel se substitue à celui, en partie fossilisé, que constitue le fief : la retenue, par laquelle un homme en retient un autre à son service. Ce lien peut être formalisé par une endenture de retenue : un contrat est établi en deux exemplaires sur un même parchemin puis découpé en dents de scie, d'où le terme d'indenture ; chaque partie en conserve un exemplaire. Mais ce contrat spécifique n'est pas systématique et le lien peut se décliner de manière plus informelle. Quelle que soit la nature du contrat, les retenues permettent en tout cas aux seigneurs de se constituer des clientèles actives de *retainers* (hommes retenus) sans pour autant perdre le contrôle de leurs terres : ils n'inféodent pas ces dernières, mais rétribuent leurs *retainers* en espèces sonnantes et trébuchantes. Comme l'a souligné Jean-Philippe Genet, « derrière le seigneur se profile le patron : les retenues sont des “affinités”, des clientèles actives, mobilisables en temps de paix pour une assistance mutuelle comme en temps de guerre pour des campagnes<sup>1</sup> ». Dans ce cadre, toutes sortes de personnes peuvent être retenues par un seigneur : des hommes d'armes bien sûr, mais aussi des administrateurs, des juges, des ecclésiastiques... bref, tous ceux qui forment la substance de la société politique. Un aspect plus sombre – et très critiqué – de la retenue est la maintenance, qui consiste pour le seigneur à exercer des pressions par l'intermédiaire de ces hommes. La maintenance est régulièrement encadrée et certains de ses aspects sont illégaux ; elle ne disparaît pas pour autant.

Revenons au seigneur et à son *retainer*. Quels sont les devoirs des deux parties ? Le service des *retainers* diffère en temps de paix

---

1. J.-P. Genet, *Les Îles Britanniques au Moyen Âge*, op. cit., p. 236.

et en temps de guerre. Dans le premier cas, le seigneur recherche avant tout aide et conseil, alors que dans le second, le service militaire prévaut. Quant au seigneur, ses obligations ne relèvent pas seulement de la rétribution financière. Il doit exercer son *good lordship*, expression difficilement traduisible : le seigneur doit assurer à son *retainer* son soutien et celui de son réseau, son prestige et son pouvoir, surtout en cas de problème. Les concepts de service et de *good lordship* sont donc au cœur du dispositif et les liens personnels essentiels. Mais ce système s'avère porteur de frictions et de tensions importantes : la concurrence pour les hommes et la terre est rude et les querelles qui dégénèrent en affrontements, voire en guerres privées, ne constituent pas une rareté, particulièrement en temps de crise.

Ce système est-il dangereux pour la royauté ? En fait, il ne convient pas de poser la question en ces termes. Non seulement le roi lui-même possède sa propre retenue, la plus importante du royaume, mais il se trouve au sommet de la pyramide féodale. Le roi comme les nobles y ont intérêt. Le roi a besoin de l'aristocratie pour gouverner le pays et assurer l'ordre dans les comtés ; car si l'État anglais est plus centralisé que d'autres, le nombre d'administrateurs reste extrêmement faible. La retenue se révèle par ailleurs généralement efficace en temps de guerre, dans la mesure où elle permet une mobilisation rapide des troupes. Inversement, les nobles, même les plus grands, ont besoin de la royauté et du rôle d'arbitrage qu'elle seule peut assurer, à travers les institutions formelles ou informelles auxquelles les nobles participent eux-mêmes. La féodalité d'État est un phénomène avant tout politique, qui exprime des rapports de force entre les élites dominantes, en constante évolution.

La monarchie apparaît bien comme le pivot central du système politique anglais. Il s'agit d'une monarchie où le roi doit d'abord et avant toute chose faire reconnaître son autorité par les grands nobles dont la collaboration lui est nécessaire pour le bon gouvernement du royaume et de ses habitants. Le charisme personnel et les capacités politiques des souverains constituent des éléments vitaux : la société politique anglaise a impérativement besoin d'un roi capable. À cet